

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 185

Artikel: La direction des ballons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Belleville.

— Pourquoi l'as-tu quittée ? Pourquoi as-tu suivi les fédérés ?

— Il fallait bien manger. Puis des camarades, des voisins, menaçaient de me fusiller si je ne marchais pas avec eux. Ils disaient que j'étais assez grand pour faire mon devoir. Ma pauvre mère eut peur et me conseilla, en pleurant, de faire comme les autres,

— Tu n'as donc plus ton père ?

— Il a été tué.

— Où cela ?

— Au Bourget.

— Et bien ! c'est entendu dit le commandant d'un air solennel, après avoir un moment réfléchi, tu vas aller embrasser ta mère. Tu m'as donné ta parole d'honneur d'être ici dans une heure. C'est bien. Moi, je te donne jusqu'à ce soir. Allons ! file !

Il partit comme un trait.

Vingt minutes plus tard, il frappait à la porte de sa mère. La voisine qui la soignait vint lui ouvrir. En l'apercevant, elle poussa une exclamation de joyeuse surprise. Tout le monde le croyait mort. Il voulut se précipiter dans la chambre de sa mère. La femme l'arrêta.

— N'entre pas, lui dit-elle à voix basse. Ta mère repose.

Impatient, il n'entendait qu'à moitié ce que la brave femme lui disait. Il crut percevoir un faible appel de son nom. Aussitôt, il se dirigea, sur la pointe des pieds, vers le lit de sa mère. Il ne s'était pas trompé, la malade avait les yeux grands ouverts.

— Victor ! s'écria-t-elle d'une voix affaiblie.

En même temps, sans proférer un mot, son fils tombait dans ses bras.

Alors, ce jeune homme que nous avons vu jusqu'ici indifférent, impassible, devant la mort, ne peut plus que sangloter. Dans les bras de sa mère, il redevenait un enfant, il a peur, il se désespère.

La pauvre femme, à qui le contact de son fils semblait rendre toutes ses forces, essayait en vain de le consoler. « Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant bien-aimé ? lui disait-elle. Je ne veux plus que tu me quittes. Tu n'as donc plus rien à craindre. Tu vas jeter à la rue ce costume de malheur que je ne peux plus voir. Moi, je vais me dépecher de guérir. Je me sens déjà beaucoup mieux depuis que tu es là... Tu vas te remettre au travail, et tu ne tarderas pas à être tout à fait un homme. Bientôt le passé ne sera plus pour nous que comme un épouvantable rêve que le temps finira par nous faire oublier. »

Elle embrassa à plusieurs reprises son cher désespéré, puis elle laissa retomber sa tête fatiguée sur l'oreiller, et s'abandonna à une méditation pleine de confiance en l'avenir.

Immobile, presque honteux de sa défaillance, le malheureux jeune homme s'efforçait silencieux de se ressaisir. Quand il releva la tête, se jugeant de nouveau plus fort que la mort, il vit que sa pauvre mère, cédant à la douce réaction qui résultait de la joie et de la quiétude qu'elle éprouvait, s'était endormie profondément. Cela acheva de lui rendre toute son énergie. Peut-être la Providence avait-elle voulu lui faciliter ainsi l'accomplissement de son devoir, et lui éviter une scène de désolation plus déchirante que la première. Il résolut d'en profiter en s'éloignant sur-le-champ. Il effleura d'un long baiser le front de sa bonne mère, la contempla encore quelques instants pendant qu'elle semblait lui sourire, puis il sortit précipitamment de la

chambre et s'en alla aussi vite qu'il était venu, sans regarder autour de lui, sans voir personne.

— Comment ! déjà ? fit le commandant stupéfait.

— Est-ce que je ne vous avais pas donné ma parole ?

— Sans doute, mais il me semble que tu t'es bien pressé. Sans manquer à taparole, tu aurais pu rester un peu plus longtemps auprès de ta mère.

— Ma pauvre mère!... Après une scène de larmes où j'ai senti un moment mon courage m'abandonner, larmes de joie pour elle, larmes de désespoir pour moi, elle s'est endormie d'un sommeil si profond, si calme, si heureux que je n'ai pas eu la force d'attendre son réveil pour la quitter à jamais. Elle s'était endormie en songeant avec bonheur que je ne me séparerais plus d'elle. Qui sait si, au dernier moment, je n'aurais pas faibli ? Maintenant, mon commandant, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, c'est d'en finir avec moi le plus vite possible.

Le commandant observait ce jeune homme avec étonnement, et malgré lui, ses yeux se mouillaient de pitié et d'admiration.

— Et si je te faisais grâce ?

— Eh bien, mon commandant, je l'accepterais avec plaisir, parce qu'en même temps vous feriez grâce à ma pauvre mère.

— Allons ! tu est décidément un brave garçon, et tu ne méritais pas de tant souffrir. Tu peux t'en aller... Auparavant, viens que je t'embrasse... Bien. Maintenant sauve-toi, et vivement. Va rejoindre ta mère, et aime-la toujours bien.

En même temps, le bon commandant prenait le jeune homme par les épaules, et le poussait doucement dehors.

— C'eût été vraiment dommage ! dit-il à ses officiers en se retournant.

Victor ne courut pas, il vola à Belleville. Heureusement sa mère dormait toujours, mais d'un sommeil qui semblait péniblement agité. Il n'osait pas la réveiller, pourtant il aurait bien voulu l'embrasser et lui faire partager sa joie.

Tout à coup elle se dressa en criant :

— Victor !... mon enfant !... grâce !... grâce !... Ah ! tu es là, fit-elle en s'éveillant. C'est bien toi ? En même temps elle le palpait et le serrait alternativement dans ses bras tout en le couvrant de baisers. — Ah ! mon pauvre enfant !... mon cher enfant !... finit-elle par dire, je rêvais qu'on allait te fusiller.

C'eût été, en effet, grand dommage qu'on l'eût fusillé, ce petit communard malgré lui, car il est aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de notre armée d'Orient.

JEAN DU RÉBRAC.

La direction des ballons

Les travailleurs infatigables et silencieux qui s'occupent de trouver le moyen de diriger les ballons ne se découragent point. Et il semble que le plus difficile problème commence à s'éclaircir.

M. Santos-Dumont qui depuis bien des mois s'occupe de trouver la solution dans le but de gagner 100,000 francs fondé par M. Henri Deutsch, vient de faire à Paris des essais dont les résultats méritent l'attention.

Parti du parc d'aérostation de Saint-Cloud, M. Santos-Dumont s'est dirigé vers la tour Eiffel qu'il a doublée et est ensuite revenu à son point de départ. Voici d'ailleurs en quelques termes M. Santos-Dumont raconte les péripéties du voyage :

« A cause du peu d'étendue de notre parc d'aérostation et de la difficulté qu'il y a par suite du voisinage des arbres à évoluer, nos hommes m'ont maintenu avec le guide-rop, jusqu'au champ de courses de Longchamps en traversant la passerelle qui sert à l'adduction des eaux de l'Auvre.

« J'ai fait cinq ou six fois le tour du champ de courses ; tout allait parfaitement ; alors j'ai étendu le champ de mes évolutions, j'ai fait le tour du bois tout entier, revenant sans difficulté à mon point de départ.

« Après ces expériences, je voulais m'en tenir là. Mais mes hommes, que le résultat obtenu enthousiasmait, me crièrent : A la tour Eiffel ! Je parti donc vers la tour Eiffel. J'en était à peu de distance lorsque j'entendis derrière moi un bruit de toile qui flotte. Je me retournai ; mon gouvernail flottait, une des cordes de direction venant de se rompre. Fort heureusement, c'était la corde de gauche qui s'était brisée, parce que si c'avait été l'autre j'étais perdu. Mon ballon allait donner en plein contre la tour Eiffel. Je me suis dirigé du côté opposé, vers le Trocadéro, en décrivant des courbes ; je suis venu atterrir pour faire la réparation. On fut très complaisant. On m'apporta une échelle pour atteindre mon gouvernail.

« La réparation faite, je me suis élevé de nouveau et, cette fois, j'ai doublé la tour Eiffel et je suis revenu à mon point de départ. »

Le commandant Renaud qui, avec son frère, a construit un ballon dirigeable, la *France*, déjà très remarquable avec le dit ballon, a donné son sentiment sur les essais de M. Santos Dumont, qui, à la deuxième épreuve n'a pu faire mieux qu'à la première et n'a point conséquemment gagné le prix de Deutsch.

Est-ce, se demande le commandant, est-ce une étape nouvelle dans la voie que plusieurs ont frayée et au bout de laquelle se trouve la solution définitive ? Je ne le crois pas, dit-il. Qu'avez-vous fait il y a seize ans ? Partis le 23 septembre 1885 à bord de la *France*, nous nous sommes dirigés vers Paris, portés par le vent. Gagnant la Seine, puis Boulogne et le Point-du-Jour, nous avons fait alors tête au vent et nous sommes revenus au parc de Chalais, où nous attendait le ministre. La trajet était sensiblement de même longueur que celui de Saint Cloud à la tour Eiffel, et il fut accompli à la vitesse de 6 m. 50 à la seconde, vitesse que n'a pas dépassée M. Santos-Dumont.

« Qu'a donc trouvé le jeune aéronaute ? Ce n'est pas la forme allongée, l'hélice, le gouvernail, la suspension rigide, toutes choses que nous avions déjà. Ce n'est pas non plus la stabilité de route que nous avons les premiers assurée. Mais il a un triple mérite : d'abord la petitesse de l'aérostat qui le rend très maniable ; ensuite la hardiesse avec laquelle il s'embarque seul, en dépit de la difficulté de faire la double manœuvre de hauteur et de direction ; enfin l'application à un ballon du moteur à pétrole, application faite pour la première fois.

« Sans donc vouloir diminuer la portée d'une très belle manifestation scientifique,

je suis fondé à dire que la navigation aérienne n'a pas, de ce fait, sensiblement progressé. Pas plus qu'hier, le ballon n'est complètement dirigeable. Et complètement ne peut être pris dans un sens absolu ; car il y aura toujours des vents dont la vitesse sera supérieure à celle du ballon ; ce que nous disions en 1886 est toujours vrai : « Il suffit maintenant de faire un nouveau pas en avant, de doubler encore une fois cette vitesse de 6 m. 50 pour avoir résolu le problème de la navigation aérienne par ballon. »

« On y travaille d'ailleurs, conclut le commandant Renaud, les progrès de l'automobilisme influeront fatallement sur la direction des ballons. On trouvera le moteur léger et puissant qui fournira la vitesse nécessaire. M. de Dion y travaille ; de son côté, M. Henri Deutch fait construire un ballon dirigeable, et ce ne serait pas le moins piquant de l'affaire que de le voir concourir, et gagner lui-même le prix qu'il a institué. »

LETTRE PATOISE

Da les bords de lai Lucelle.

Di moment qu'en vò raconte des hichetoires de vélo, en voici enne petète aito.

In bé djo, dou tiuries pairtan po alay faire enne petète course, aivô loues tchêvâs d'acie. Ai y en aiuai un que mairtchai bin, min l'âtre que n'avai djemais mairtchi qu'ainvô en vélo ai tras rues, ne poiaipe aico bin alay aivô sai bicyclette. (En pessaint, voici pourquoi ai lai aïtchetai enne bicyclette : comme ai tchoyay bin sven, ai laivay trop de mâ de se reyevay aivo sai poissaine machine. Ai se reyeye pu souai ai peu pu vite aivô enne machine ai doues rues.)

L'apprenti diai douc en l'âtre : « Vò n'adraipe trop vite, i porò rontre mes brelisches. » En travoichain in vlaidge, ai trovaient in paysin avô dos bues. Su que allay bin péssé autre ; main l'âtre, qu'avay dgé malheureusement peurju ses brelisches, allè droit dà drie entre les doux bues. Tain de tchance que ses doues bêtes étint saidges ! Mon tiurie, demorè, to droit tchu son vélo entre les doux bues. Main comme ai l'ainvay pavou d'ainvouai in côte pie, ai diè à païysin del pâr bai de son vélo, pâi detchu el bue de lai main. Maim, ô malheur ! tiaian mon tiurie fu tchu le dos dì bue, ste pôle bête, que n'ainvay dgemay sentu dinche atje de du, tchu son dos, commence ai ritai tin qu'ai peu, aivô mon tiurie ai tchvâ tchu son dos.

Tain de tchance que l'âtre tiurie étais en aivin. Ai poyé déchendre de son vélo, airâtais les bues, ai peu faire décherdre son camarade, que se trovay dain enne che vilaine position. Peusay comme note paysin riai de les voi.

To cé que vain en vélo, ne diampe comme ai raitraipan le temps peurju en ne pe mairtchain droit. Ai lâ vrai que ce n'âpe rontre les pieres tchu la route en culbutain, min ça tô de même enne drô'e d'aventure !

Vos âtres qu'allay en vélo, racontay pie aige bin vos farces de vélo, no wlan aineco payoi rire !

Un que ne tchoi dgemmey de vélo.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 183 du *Pays du Dimanche* :

718. CHARADE.

Sidonie.

719. MOTS EN LOSANGE.

T			
N	O	E	
N	O	N	C
T	O	N	S
E	C	U	M
E	R	E	
E			

720. LOGOGRIPHE.

Flouve. Louve.

721. DOUBLE ACROSTICHE.

P	E	R	D
A	S	I	E
S	E	N	S
T	O	U	S
E	M	O	I
L	A	N	

728. CONTRAIRES.

Les Contraires des mots suivants formeront par leurs *Initiales* le fin du Proverbe précédent ;

Activité. — Marteau. — Variété. — Silence. Bonheur. — Modestie. — Reconnaissance. — Artificiel. — Entrée.

729. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

ÉPIGRAMME.

Remplacer les * des mots suivants par les voyelles correspondantes manquantes et l'on obtiendra une épigramme de quatre vers :

L* — f*v**r — d*s — pr*nc*s — *st — m*rt* — M*ll*rb* — *n — c*t — *g* — br*t* — P*g*s* — *st — *n — ch*v* — q** — p*rt* — l*s — gr*nds — h*mms* — *f*h* — p*t*.

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 30 courant.

Publications officielles

Convocations d'assemblées

Montenol. — Le jeudi 25 à 8 h. du soir pour ratifier un échange de terrains et s'occuper de la pose des installations particulières pour les eaux.

Cote de l'argent

du 17 juillet 1901.

Argent fin en grenailles. fr. 102. 50 le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 104. 50 le kilo

Editeur-imprimeur : G. Moritz, gérant.

Régional Porrentruy-Bonfol

HORAIRE D'ÉTÉ 1901

PORRENTURY-BONFOL

		Matin	Matin	Soir	Soir	Soir
de Delle	Arr.	7 13	10 03	—	5 36
de Delémont	"	7 —	9 58	1 40	5 07
Porrentruy	Dép.	7 45	10 20	1 50	5 55
Alle	"	7 55	10 30	2 —	6 05
Vendlincourt	"	8 06	10 41	2 11	6 16
Bonfol	Arr.	8 10	10 45	2 15	6 20
						9 05

BONFOL-PORRENTURY

		Matin	Matin	Soir	Soir	Soir
Bonfol	Dép.	6 30	9 25	1 10	4 45
Vendlincourt	"	6 37	9 32	1 17	4 52
Alle	"	6 47	9 42	1 27	5 02
Porrentruy	Arr.	6 55	9 50	1 35	5 10
pour Delémont	Dép.	7 35	10 30	2 49	5 48
pour Delle	"	7 13	10 03	1 45	5 17
						9 57
						8 36